

Carona, un village dans la montagne

Décrivons le village, maintenant. Celui-ci est accroché à la montagne, à mi pente du territoire cultivé. Aussi, quand on le voit de loin, on aperçoit immédiatement les parcelles, les champs, certains en pommes de terre, d'autres en céréales, et d'autres encore en herbe seulement. Y a l'église. Y a des chemins qui vont en zigzaguant pour mener à ces multiples parcelles, celles en céréales, en été taches claires au milieu du vert des champs, puis pour affronter la montagne, plus haut encore, où vous trouverez des alpages si vous vous donnez la peine de marcher une bonne heure et d'arriver presque au niveau du col.

Il y a un pont qui traverse la rivière et qui permet d'aller de l'autre côté de la vallée, car des champs sont des deux côtés, un seul ne pouvant suffire à nourrir la population. Il y a ainsi le bon côté et le revers, qui est le mauvais côté, souvent à l'ombre, avec une rentabilité moindre. Mais qu'y faire ?

Les parcelles sont nombreuses et petites. A cause de tous ces partages entre enfants suite au décès des propriétaires. Et cette manie des partages, elle affecte aussi les maisons qui se trouvent ainsi des fois coupées par la moitié. Ou même, avec une disposition désormais spéciale, la cuisine en bas à gauche, et une chambre, au troisième étage, à droite. Rien qui ne tienne. On garde un corridor commun, et quand ça va pas trop fort dans la famille, qu'on se fait la gueule et qu'on ne se parle pas, c'est pas l'idéal. Ça complique la vie. Ça la rend même presque impossible, mais voilà, faut faire avec une situation qui ne changera plus guère avec le temps qui passe. Et surtout ne pas abandonner sa part au frère ou au cousin. Sacrilège.

Ces maisons du village, y en a des presque neuves, nécessitées par l'accroissement de la population, et y en a aussi de parfaitement vieille, avec des balcons de bois. Des balcons de bois pour la simple raison que souvent les maisons sont étroites et qu'il n'y a pas la place à l'intérieur pour y installer des escaliers. Alors on les fait dehors, en bois. Des balcons parfois complexes qui vous permettent cependant d'habiter toutes les pièces où elles se trouvent. Tout ça à réparer quand même de temps en temps, de peur de passer au travers d'une planche.

Il y a des champs jusqu'au fond du vallon. Plus beaucoup d'arbres à proximité du village, il faut dire. Vous comprenez, avec tellement de monde dans les maisons, il en faut, du bois, pour se chauffer d'abord, puis et surtout pour faire la cuisine. La grande cheminée, elle en demande, du combustible. Ainsi, si vous le regarder bien, le village, il y aura toujours des cheminées qui fument. Et l'on y voit toujours du monde. C'est simple, les petits chemins qui passent entre les maisons, les pierres qui les composent, elles sont toutes usées en surface. Comme polies, presque comme des bijoux.

Il y avait même de très vieilles maisons au cœur du village, qui donnaient sur la rue principale qui néanmoins changeait peu à peu, avec l'avènement d'une

certaine forme de tourisme. Car on était ici sur un lieu de passage, et de plus en plus on avait affaire avec ces gens qui vont à la montagne.



L'une de ces vieilles maisons appartenait à Pietro Musitelli. Une partie tout au moins, celle qui donnait sur la rue principale, l'autre, à l'arrière, propriété de son beau-frère Tonino Vibelli. Pietro se souvenait encore de l'année où il avait du refaire les chenaux de fer blanc entièrement percées qui dégouлинаient sur la rue. Alors le syndic s'était plaint et il avait du commander le ferblantier du village. Celui-ci était venu, et plutôt que de monter des échafaudages, il avait grimpé sur le toit sans même s'encorder, debout au bord inférieur, à six ou huit mètres au-dessus de la rue où, s'il tombait, il se tuait. Il était là au bord du toit qu'il avait découvert de ses vieilles tuiles, la sous-couverture étant encore bonne. Un mètre qu'il avait ainsi dégagé. Et là, au bord, il était comme dans son lit, le gaillard, marchant droit comme un i, sans vertige, tandis qu'en bas passaient les voitures s'en allant pour le col. C'était incroyable que de le voir ainsi, sûr de lui, arrachant, clouant, remettant parfois une pièce de bois un peu pourrie. Il avait mis deux jours, jouant les funambules alors que Pietro lui-même était dans ses petits souliers, de peur qu'il ne tombe et doive ainsi assumer une certaine responsabilité. Un ferblantier habile comme un singe, qui avait achevé l'ouvrage sans problème. Ca ne l'avait pas empêché de se fracturer le bassin quelques mois plus tard, en tombant d'une échelle. Et même pas de haut encore, deux mètres à peine, à ce qu'on avait dit. L'homme avait été hospitalisé. Il était allé le trouver, Pietro, en reconnaissance du bon boulot qu'il lui avait fait, mais aussi

de ces risques qu'il avait pris pour sa maison. C'est ainsi, dans le pays, où les choses ne se font pas toujours selon les exigences de la loi sur le travail.

Un village où somme toute il faisait bon vivre, maintenant que le passage amenait de plus en plus de monde, et que finalement cet afflux permettait à plusieurs commerces du coin de mieux tourner. On allait vers une nouvelle époque, on le sentait, avec des voitures plus nombreuses, et surtout des gens venus d'autres pays. Que serait l'avenir pour ce village ? On ne le savait pas. Et cela, dans le fond, avait-il de l'importance ? Pourquoi ne pas vivre le présent sans toujours penser à demain ?

Mais ce grand mouvement d'accès aux montagnes, avec un fort apport de personnes, la plupart venues de la ville, avait apporté un changement non seulement dans les moyens pour certains de gagner leur vie, mais dans les mœurs et coutumes, en particulier dans les habillements. Car sur la place centrale du village s'était installé un restaurant, un « caffè bottiglieria » pour parler comme les gens d'ici, et comme on avait mis une ou deux tables devant l'établissement, on pouvait y voir souvent s'arrêter pour se rafraîchir, ces nouveaux touristes. Et leur habillement ne correspondait à rien de ce que l'on avait connu jusqu'ici, avec parfois des dames aux tenues excentriques, avec des chapeaux, mais aussi parfois des robes superbes et des coiffures magnifiques. Des dames qui vous faisaient rêver et qui forcément un jour ou l'autre pousseraient celles d'ici à adopter le même type de vêtement. Mais pour l'heure, vu la différence certaine de revenu, on s'en tiendrait encore longtemps aux habits traditionnels qui sont de travail en semaine et non pas déjà du dimanche avec des toilettes à vous coûter pour une seule le salaire d'un mois si ce n'est plus. Comment voulez-vous suivre le mouvement, avec ce que l'on gagne avec nos veaux, vaches, chèvres et cabris !



Mais le changement le plus important fut bien encore l'installation de l'usine hydro-électrique et de toutes les dépendances qui en découlaient, y compris les barrages d'accumulations dans les montagnes, créant comme autant de petits lacs qui avaient inondé les anciens pâturages. Considérant ceux-ci comme de peu de valeur, on n'avait pas hésité à sacrifier des surfaces énormes. Qu'y faire ? Comment s'opposer au progrès ? D'autant plus que nombre des gens d'ici avaient désormais pu trouver un travail plus régulier, et surtout mieux rémunéré, dans ces diverses constructions qui avaient porté sur plusieurs décennies.

Donc modification du paysage dans les hauts, avec la création de nouveaux lacs, suite à l'édification des barrages, construction de l'usine au niveau du village, avec toutes les bâtisses neuves qui en découlent, dont celle, immense, du personnel. Il faut le reconnaître, ils avaient voulu leurs bâtiments beaux et grands, démontrant la valeur des nouvelles prouesses technologiques. Et heureusement, plutôt que d'être mis sur les meilleures terres, ils avaient été placés à proximité de la rivière, du terrain qui n'avait qu'une valeur relative et que l'on avait en partie remblayé. Mais cette nouvelle bâtisse, désormais, modifiait complètement l'aspect que l'on pouvait avoir du village. Elle était immense, signe pompeux du modernisme, mais avec des éléments architecturaux dignes d'attention. Chose plus grave, il y avait la conduite forcée qui tranchait la montagne en face du village. Une balafre déjà dans les forêts, puis cette ligne blanche, avec toutes les constructions intermédiaires, qui serait désormais toujours visible. Non, on n'échappe pas au progrès, d'autant plus que bientôt partout il y aurait des lignes électriques aériennes qui traverseraient le pays pour fournir à chacun cette électricité qui contribuait ainsi plus que n'importe quelle amélioration, à changer le mode de vie des habitants. Finies les bougies, les lampes à huile ou à pétrole. Maintenant tu tournes le bouton et tu as de la lumière dans la maison. Au début on ne mettait qu'une ampoule à la cuisine, de peur que ça coûte trop cher, puis peu à peu on en avait aussi placées d'autres dans les diverses pièces des logements. C'était plus pratique, on n'était plus obligé de courir après la bougie ou la lampe à pétrole. Et de plus on évitait les incendies. Il est vrai, que tous ces fils qui couraient contre les murs, à l'époque pas question de tuyaux, ce n'était pas très esthétique et que ça restait dangereux. Mais c'était ainsi.

Quel changement d'époque quand même, et même si beaucoup par ici ne purent l'accomplir à leur tour et en restèrent aux traditions, habillement d'abord, et puis occupations ensuite, toujours les petits troupeaux dont il faut s'occuper et mener à la montagne, toujours les cultures à mi-pente, et toujours encore les fenaisons, ici et là sur tous les champs que l'on possède au-dessus du village. Et bien entendu, la plupart du temps, à cause de la pente, tout à bras, sans l'aide d'un animal quelconque, si ce n'est parfois les ânes et les mulets pour aider à descendre le bois ou le fourrage. Mais autrement, les femmes surtout, les habitants de la région se serviraient longtemps encore de leur vieille gabia à mettre sur leurs épaules et leur dos, comme autrefois, exactement.

Des centaines de la région furent donc occupés à ces tâches de construction. Malheureusement celles-ci étaient dangereuses, surtout dans ces pentes escarpées et à cause aussi que l'on employait souvent de la poudre. Alors il y en eut des malheurs, avec un membre arraché, ou plus facilement encore la mort de l'un ou l'autre de ces travailleurs. Ah ! ce n'était pas gai pour le contremaître d'aller annoncer ces morts dans les familles où ce serait le deuil des mois entiers, celle-ci privée soudain de son chef, de son pourvoyeur de fonds, réduite parfois à retrouver la misère qu'elle avait connue avant. Les cimetières, de ces accidentés, ils en sont pleins. Où l'on va se recueillir. Où on ne les oublie pas. Où ils reposent à jamais, certains toutefois de leur vivant que leur œuvre et les risques qu'ils prenaient étaient nécessaires.

Ces dames s'assemblent à la sortie de la messe pour une photographie

Etre là, à la sortie de la messe, en face de la vieille église qui sert peut-être pour les dernières fois, tandis que l'on en a élevé une nouvelle à l'autre bout du village, un peu à l'écart, et comble de la disgrâce, sans clocher. Ce n'est donc qu'une construction massive, peu élégante. Mais voilà, ce sont les édiles qui l'ont voulue, trouvant soudain, et pris on ne sait de quelle folie des grandeurs, que l'ancienne était minable, presque bonne à démolir, dans tous les cas plus en rapport avec le village qui pourrait prendre du développement, puisque l'on parlait désormais de construire une usine électrique à proximité.

Une nouvelle église qui pour nous, et c'est là notre opinion la plus intime, ne vaut pas l'ancienne. Et qu'importe la modestie et même la vétusté de cette dernière. C'est là que se sont rassemblés les nôtres pendant des siècles, qu'ils ont prié, le Père, le fils et la Sainte Vierge, que grâces lui soient rendues, elle qui nous a protégés et soutenus pendant tout ce temps. Et qui sait si elle le fera encore dans la nouvelle église, tandis que l'on aura abandonné celle-ci ? Nous n'étions pas d'accord, mais voilà, il fallait leur obéir, à ceux qui commandent. Ils ont toujours raison. Et puis même à la maison, les hommes, ils ont aussi proclamé que puisque le village, il allait grandir, il fallait une église plus grande. Point final, rien à redire, les regrets sont vains.

Mais en attendant, nous autres les femmes, on va toujours à la messe à l'ancienne. Et il semble que les messes, en ces heures ultimes, parce qu'elles sont les dernières à être dites en ces lieux, elles ont quelque chose de plus. Certes il y a déjà de la nostalgie, puisqu'on sait qu'elles sont les dernières, mais en plus elles ont une sorte de grandeur qu'elles n'avaient pas autrefois. On sent une nouvelle ambiance. Est-ce donc la vierge qui nous offre encore sa protection et son amour, chose qu'elle rechignera à faire là-bas, dans cet énorme édifice pour lequel, nous l'avouons, nous n'avons pour l'heure aucun attachement ? Nous la trouvons même affreuse, sans son clocher, cette nouvelle église. Presque repoussante. Leur excuse, c'est qu'ils n'ont pas l'argent pour le faire, mais que peut-être, un jour, quand l'aisance sera venue au pays à cause de l'usine

électrique à construire, ils en feraient un. Mais allez savoir. On sait comment vont les choses. Le provisoire, il dure. Et cette église sans clocher, elle aussi pourrait durer. Des décennies. Des siècles. Et en plus on sera la risée de la vallée, avec notre église comme sans tête. Oui, on se moquera de nous. Fera en conséquence pas beau aller par le monde et que les gens, ils sachent que nous sommes d'ici. Ah ça non !

Pour l'heure on est là. La messe fut belle quoiqu'un peu longue. C'est la faute à ce curé venu de St. Giovanni Bianco en remplacement du nôtre qui a dû s'absenter quelques jours pour des raisons de famille. Mais enfin, tout s'est quand même bien passé. Et surtout il a parlé en bien de la vierge Marie, pas comme ces nouveaux qui la passent désormais un peu trop sous silence.

Enfin, voilà, la messe est finie, et maintenant estimons-nous heureuses. Et sachons sourire à ce photographe de passage qui veut nous prendre en photo, nous les femmes. Alors on s'est mises dans le champ qu'il y a de l'autre côté de la route, et parce que l'on vient d'y faire les foins et que l'herbe est si courte que l'on ne risque pas de l'abîmer. Autrement, tu parles, on ne mettrait les pieds sur ce bout de terrain pour rien au monde. Car le propriétaire, celui-là, ce mauvais coucheur, il habite la maison d'en face, vous savez, la pas belle avec trois niveaux et des façades toutes décrépites, on le verrait aussitôt pointer sa sale gueule derrière ses fenêtres et nous crier des insanités. Il ne sait faire que ça, ce sale type, pas commode pour deux sous. Une couenne oui. Mais aujourd'hui, pas de risque qu'on le voie à l'une de ses fenêtres. Il est au bistrot du coin, et quand il rentrera, il ira se mettre d'emblée sur son lit. Pour cuver. Car il a le gosier en pente, cet abruti, et s'il n'a pas éclusé sa fiasque de chianti jusqu'à la dernière goutte, il n'est pas content. Et tout seul encore, sans en offrir à personne, de crainte qu'il lui en manque et qu'il ne pourra pas s'endormir tantôt comme une souche.

Bon, voilà, nous sommes les six de ce bout-ci du village, et finalement nous sommes heureuses, parce que c'est dimanche, qu'on a un rien de liberté, et même qu'il faudra bientôt retourner à la maison où il y aura la polenta à faire. Le lapin, lui, il mijote déjà dans la marmite, à petit feu. Il sera presque cuit quand on rentrera.

Mais allez savoir de quelle manière nous apparaîtrons sur la photo. Certes, nous sommes belles, avec nos habits du dimanche, mais la mine qu'on fait, peut-on savoir ce que cela donnera ? Et puis il y a aussi, que ce photographe n'étant que de passage, il est à peu près certain qu'on ne verra jamais la photo. Ma foi, tant pis, ce sera à d'autres de la regarder, des gens qui n'habitent pas ici, de ceux qui ne parlent pas la langue, des étrangers qui le sait. Et ils nous verront peut-être aussi alors que nous serons toutes déjà mortes. Et que ce qu'il restera de nous, ce ne sera précisément que cette photo, seul témoignage, oui, de nos pauvres existences en ce pauvre village où l'on vous construit une nouvelle église sans clocher !

Cahier photographique



Arrivée au cœur du village. Présence du lion de Venise sur un vaste bâtiment d'origine ancienne et peut-être public.



Ce qui nous frappe tout particulièrement dans ce village, c'est le mélange du moderne et de l'ancien. Pour le moderne nous devons reconnaître que les maisons et petits immeubles ont été construits avec beaucoup de soins, bâtiments que par ailleurs l'on entretient et fleuri de la plus belle des manières. Au premier coup d'œil Carona paraît être ainsi un petit bourg riche et bien entretenu où l'aisance est certaine. Le tourisme y est très présent mais sans présenter les tares de la surcharge de certains autres lieux.



Quartier moderne construit sur les hauts du village.



En dehors du village, direction le fond de la vallée, c'est l'usine électrique construite au début du XXe siècle, alors que l'Italie se découvrait une vocation industrielle bien avant certains autres pays. Chose étonnante, l'on construisait ces usines électriques avec un soin et un goût tout particulier. Ce sont souvent des chefs-d'œuvre d'architecture avec des façades somptueuses. On avait alors à cœur de montrer que progrès et esthétisme pouvaient faire bon ménage.



Bâtiment de proximité probablement pour loger le personnel. Il est aujourd'hui abandonné. Lui aussi en son temps avait été construit avec une certaine classe.



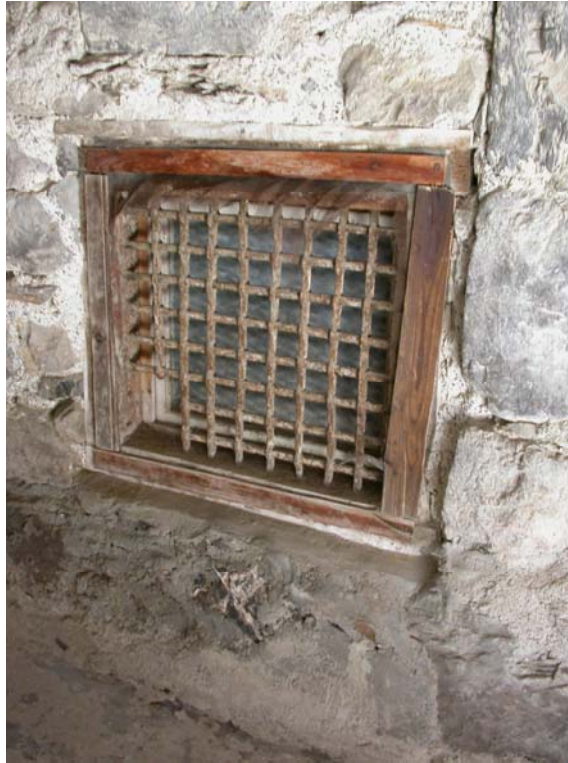
Retour au vieux village et errance dans les petites ruelles où vous pourrez encore faire de belles découvertes.



Pays de pierre, la plupart des anciennes couvertures devaient être autrefois de ce type.



D'antiques passages sous les maisons.



Les grillages traditionnels mis devant les fenêtres des caves ou des rez.



Des portes presque aussi vieilles que le village lui-même...



Des restaurations peut-être un peu trop poussées, tout à fait dans le goût des nouvelles maisons des quartiers modernes du haut.



De petites ruelles étroites avant de retrouver l'église primitive que l'on a décrite plus haut.



La première église, délaissée parce que considérée comme trop modeste pour une localité qui se développait grâce à l'arrivée de l'électricité.



Une église que pourtant l'on n'a pas abandonnée, avec pour preuve son bel entretien.





Ce que l'on aperçoit de l'esplanade de l'église, un magnifique paysage de montagne qui ne demande qu'à ce que vous reveniez y découvrir d'autres merveilles.